

Prologue

Chine, 293 avant notre ère. Chin Tsi, 93 ans, médite dans sa chambre.

La forêt m'apparaît toujours aussi belle. Après toutes ces années, sa force magique et sereine m'impressionne encore autant. Passer mes journées, assis dans mon fauteuil de bois, à côté de la fenêtre, à contempler la nature luxuriante, me procure une joie suprême. Ah ! le voilà, je sens son pas léger derrière la porte.

— Tu peux entrer mon petit dragon. Approche ! Viens t'agenouiller près de moi sur tes talons.

— Bonjour Grand-Pa. Tu veux bien me raconter encore quand tu étais comme moi. Tu sais, j'aime bien écouter ton histoire. »

Les yeux mi-clos, j'observai cet enfant, fasciné par la douceur des traits de son visage.

« Allez, Badou ! »

J'adorais l'entendre m'appeler ainsi.

— Eh bien, d'accord ! Je te la raconte... encore une fois. »

Je faillis dire, une dernière fois, je ne sais pourquoi.

« Cette histoire commence un jour où je me trouvais assis sur une souche d'arbre, au bord d'un lac. Soudain, j'aperçus au loin un point lumineux. Du fond des flots transparents, sous l'horizon, un dragon rouge et or jaillit et fila à la surface. On aurait dit une comète. Il ricocha d'un coup et monta dans l'azur. »

— Ooooooooooh ! Merveilleux !

— Hardi et arrogant, il s'élança dans le ciel brûlant, en fut décapité et retomba pour sombrer dans les profondeurs de l'eau. J'assistai à toute la scène, immobile et silencieux.

— Et alors ?

— Ne sois pas impatient, j'allais y venir. Lorsque je repris graduellement mes esprits, je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire du coin des lèvres en touchant l'amulette que je portais toujours autour du cou.

— Une amulette ? Elle était comment ?

— Je l'avais confectionnée moi-même, avec plusieurs tael¹, reliés ensemble par une cordelette. J'aimais les égrener lentement.

— Mais, tu les avais trouvées où, ces pièces, Badou ?

— Ça, c'est un point important. J'étais très observateur. Quand je marchais, j'avais comme une fouine, mon regard furetait dans tous les sens. Le moindre détail attirait mon attention. Je n'avais pas mon pareil pour détecter des choses par terre. C'est ainsi que je les ai repérées, une à une, jour après jour. Et puis, j'en ai gagné d'autres en rendant service à diverses personnes, des marchands, des paysans, des nobles.

— Moi aussi, je veux faire comme toi, Grand-Pa. Et le dragon, dis ! Il ressemblait à quoi ?

Je réfléchis un instant, le laissant dans l'attente avant de poursuivre.

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— Oui, oui !

— Toujours pressé, hein !

— Allez !

1. Ancienne unité monétaire chinoise, ronde et percée d'un trou carré.

— Eh bien, son corps était recouvert d'écailles.
— Comme une carpe ?
— C'est ça !
— Et sa tête ?
— Semblable à celle d'un chameau. Tu peux écarquiller les yeux ! Avec des bois, comme ceux d'un cerf.
— Non !
— Et ses oreilles ! Celles d'un bovidé.
— Bovidé ?
— Un buffle.
— Oooooooh !
— Et son cou arborait une crinière de lion ! Mais le plus curieux... !
— Quoi ? Quoi ?
— Son ventre ! Celui d'un serpent ! Oui ! Et des pattes de singe se terminant par des serres d'aigle.
Là, il fut vraiment impressionné.
— Incroyable ! Et ses yeux ?
— Ses yeux ! Ceux d'un... DÉMON ! Ah, ah, ah !
— C'est pas marrant. Et après ? L'histoire ?
— Ça vient ! Eh bien, au bord de ce lac, malgré la toque qui me protégeait du soleil, je commençai à ressentir les effets de la canicule et j'allai rechercher un peu de fraîcheur dans le bois environnant. J'y passai encore un moment, à contempler la nature, les oiseaux, et la vie qui foisonnait dans ces lieux tranquilles. Le soir venu, je rentrai chez mon oncle.

l'idée d'une autre manière d'apprendre et de m'améliorer avait germé depuis peu dans mon esprit. Passer des heures, voire des journées, à ressasser des préceptes m'apparaissait à présent comme une véritable perte de temps et d'énergie. « *Il existe sûrement un moyen de faire mieux et plus avec moins d'effort* ». Cette intuition ne cessait de revenir dans mes pensées.

J'en étais là dans mes réflexions quand la bougie s'éteignit et l'arrivée subite de l'obscurité évoqua pour moi un rideau qui s'abaissait sur des pratiques d'une autre époque. « *Arriérées !* ». J'allai redonner de la vie à la chandelle avant de reprendre mon labeur.

À deux heures du matin, ma tâche terminée, je ramassai mes affaires et regagnai ma chambre tel un zombie, épuisé mais satisfait d'avoir parfaitement accompli mon travail.

12. Palais royal. Chambre de Shi Liang.

— Insatisfaisante ! Je ne te comprends pas, Shi Liang ! Tu as tout ce qu'une fille d'un haut dignitaire peut espérer avoir. Les plus beaux partis se bousculent pour t'apporter des présents. Tu es couverte d'attentions et de compliments, et tu estimes avoir une vie in-sa-tis-fai-sante !

Shi Liang, allongée sur son lit, les yeux perdus dans le vague, tourna lentement la tête vers son amie d'enfance et lui offrit un regard attendri.

— C'est toi qui devrais être à ma place Ci Lin. Tu aurais déjà choisi ton futur époux et ma mère s'empresserait de réunir tout le monde pour les préparatifs du mariage. Tout serait parfait dans la famille.

Elle rit.

— Que veux-tu dire ?

Shi Liang quitta son lit et s'approcha de la fenêtre. La nuit était tombée et des étoiles scintillaient sur le ciel noir.

— Regarde cette ville. Sens-tu comme elle respire, perçois-tu ses palpitations ? Chaque battement de mon cœur vibre à l'unisson de cette réalité foisonnante. Je veux vivre, Ci Lin, m'enivrer de cette existence, m'étourdir de cette profusion d'âmes. C'est un théâtre plus vrai que nature. Ma scène à moi est là, dehors, dans les rues, les quartiers, les campagnes. Partout où les hommes et les femmes de ce pays se lèvent tous les jours et sont emportés par le tourbillon de la vie. C'est vertigineux, non ?

Elle avait brandi les bras au ciel, comme si elle invoquait une divinité particulière, lui adressant une incantation. Ci Lin, restée derrière elle, tentait de regarder par-dessus la tête de son amie et n'aperçut que quelques étoiles parsemées sur la voûte céleste.

— Le tourbillon de la vie ? Je ne te comprends pas, Shi Liang.

13. Salle de garde de l'entrée est du palais. Un soldat fait son rapport à un magistrat.

— Comment savez-vous cela ?

— Nos agents secrets ont été très actifs ces derniers temps, Votre Excellence. Alertés par un des nôtres dans la place, ils ont surveillé les faits et gestes des eunuques pendant des semaines. Il ne fait aucun doute que des préparatifs sont en cours pour fomenter prochainement un complot contre le roi.

6. *Premières vertus. Le naturel. Wu Wei. Authenticité*

Je me revois me hâtant dans les couloirs du palais. Er Li me demandait de le rejoindre au plus tôt dans le verger royal situé tout au sud de l'enceinte. Je ne voulais pas le faire attendre. Arrivé sur place, je balayai du regard les alentours et l'aperçus vêtu de blanc, au bout d'une allée, penché sur un arbre.

— Me voici, Maître.

Il ne bougea pas, tout affairé à son activité d'observation.

— Ah, Chin Tsi ! Connais-tu cet arbre ?

— Euh, non !

Il se mit à marmonner dans sa barbe.

— C'est bien ce que je pensais ! Mais alors que vous apprend-on ?

— Eh bien, les cent écoles, le confucianisme, et...

— Le classique des rites, le légisme, etc. Tout ça n'est que du savoir livresque, autant de matières très intéressantes, mais à quoi servent-elles ici dans ce verger, devant un poirier, dans le réel ? Étudier n'a de sens que si l'on peut stimuler son esprit afin d'avoir à tout moment la réponse adéquate face à une situation donnée. »

Je compris alors que toutes mes connaissances accumulées jusqu'ici s'étaient résumées à des considérations abstraites, éloignées de la réalité tangible.

« Car oui, c'est un poirier, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Et comme tu peux t'en rendre compte, il commence à produire des fruits. Oh, ils ne sont pas encore tout à fait mûrs, mais bientôt ils auront leur utilité, au moins autant que tous les concepts appris à l'école. Il suffit d'être patient. »

Un peu honteux de mon ignorance des phénomènes natu-

rels, je n'osai rien dire. J'avais offert des poires à mes cousins et à ma tante, mais je n'avais jamais approché les arbres.

« Comment le trouves-tu ? »

Surpris, je ne sus quoi répondre.

— Euh ! Je dirais qu'il n'est pas très grand et...

Il me dévisagea. Le silence s'installa.

Au bout d'un moment, les yeux rieurs, il reprit la parole d'un ton léger.

— Il est beau, non ?

De tous les adjectifs, je n'aurais pas pensé à celui-là. Mon regard se promena de l'arbre à mon maître.

— Euh, oui !

Il remarqua aussitôt mon manque de conviction. Pour la première fois, j'entendais des qualificatifs réservés aux êtres humains employés pour des éléments de la nature.

— Je vais te raconter une histoire, Chin Tsi. Un vieux paysan impatient se levait tous les jours pour aller voir si ses arbres fruitiers croissaient normalement. Un matin, il trouva que ceux-ci ne se développaient pas assez vite. Il entreprit alors de tirer sur les plants, pour, pensait-il, favoriser la pousse. »

— C'est une drôle d'idée !

— Inadaptée. Comme on peut le supposer, les plantes ne grandirent pas mieux ni plus rapidement. Au contraire, au bout de quelques jours, notre homme finit par arracher les arbres du sol, à force de les étirer, et il perdit quelques poiriers, pommiers et cerisiers.

— Quel gâchis ! Il aurait dû laisser la nature suivre son cours.

— En effet. Tu l’as très bien dit ! La nature avance à son propre rythme. L’essentiel est de faire juste ce qu’il faut pour que les choses s’accomplissent d’elles-mêmes. À moins d’utiliser un subterfuge, comme l’a fait notre pauvre paysan, mais alors ce serait compromettre un ordre établi qui a fait ses preuves. Ma crainte est de voir un jour des hommes employer des stratagèmes pour faire pousser les plants plus vite. Ils parviendront très probablement à leurs fins. Beaucoup de produits de la terre feront l’objet de manipulations diverses et les récoltes se multiplieront à l’infini.

— On pourra ainsi nourrir davantage d’individus. Ce sera un progrès.

Il sourit à ma remarque puérile.

— Oui, la quantité augmentera. Mais tu sais, je n’aimerais pas avoir à manger les fruits de ces récoltes futures.

— Pourquoi ?

— Le goût, Chin Tsi. Produire de bonnes choses nécessite du temps, pour qu’elles croissent, se développent et arrivent à maturité. Si la nature avait voulu que les arbres donnent des poires plus vite, l’aurait-elle fait ?

— Je l’ignore, Maître. Je ne me suis jamais posé cette question.

— N’en doute pas un instant ! Elle a défini patiemment le délai adapté, connaissant mieux que quiconque les lois qui gouvernent l’univers. Le cosmos est un tout organique, vivant et cohérent. Et qui sommes-nous pour aller à l’encontre de cette parfaite adéquation, mesurée et mise au point depuis des milliers d’années ? Celui qui s’obstine à vouloir modifier ce qui s’organise tout seul prend de sérieux risques. »